

Pages de Journal

Gérard Parizeau

Volume 42, Number 3, 1974

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1103829ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1103829ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (print)

2817-3465 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Parizeau, G. (1974). Pages de Journal. *Assurances*, 42(3), 259–269.
<https://doi.org/10.7202/1103829ar>

Pages de Journal

par

GÉRARD PARIZEAU

17 février 1973

Hier, déjeuner dans un endroit splendide : le *Domaine Saint-Martin* au-dessus de Vence. Quel beau pays humanisé, quelles couleurs délicates, quel admirable paysage se déroule sous nos yeux, comme s'il avait été composé par un architecte paysagiste gardant le goût des grands espaces, des choses ordonnées, chaque arbre, chaque maison étant placés, semble-t-il, là où ils peuvent le mieux rendre une impression de calme et de beauté champêtre. J'exagère ! Je ne pense pas. Et dire que les Templiers s'étaient réfugiés là dans un château fort, dont il reste bien peu de choses : un mur, un pont-levis, un fossé comblé où on fait pousser des fleurs. J'irai acheter tout à l'heure le dernier livre du duc de Lévis-Mirepoix, consacré à Philippe le Bel. Celui-ci convoitait la richesse et la puissance de l'Ordre et, pour cela, il n'hésita pas à le faire disparaître en brûlant, pillant et en mettant ses chefs au supplice pour faire avouer des crimes justifiant son intervention, qu'ils fussent vrais ou faux. Ici, il reste des Templiers ce mur de pierres, le souvenir d'hommes énergiques, de vieux papiers et d'un trésor dont personne n'a pu retrouver la trace depuis.

259

Au cours du déjeuner, on nous a demandé des nouvelles du Canada. Peut-être me suis-je trop étendu sur des détails que nos hôtes ne connaissent guère, mais qui expliquent bien des choses incompréhensibles à distance, pour des gens qui ont leurs propres problèmes. Celui de la gauche bouillonnante et menaçante actuellement les attriste et les hante, non celle de Mitterrand, mais celle de Marchais derrière laquelle il y a Moscou qui se cache, mais dont on ne peut oublier les directives inchangées et implacables, comme le signalait lui-même le président de la République dans son dernier discours. Je n'ai aucun intérêt personnel dans ces élections qui se tiennent à mille lieues de notre pays mais, moi aussi, je crains ce bloc sans faille contre lequel se dressent nos amis, non pas menacés dans leurs privilèges mais effrayés des conséquences de l'arrivée au pouvoir d'un groupe auquel on ne peut s'opposer qu'en faisant bloc avec d'autres. Nous nous défendons bien mal, dit notre hôtesse, qui sait ce qu'agir veut dire car, toute sa vie, elle a eu

cette énergie et ce courage dont Alain Decaux parle dans son *Histoire des Françaises*. Si elle n'a pas mené un pays, elle a bâti une de ces entreprises, où il fallait, chaque jour, faire montre de courage, d'habileté manœuvrière, de connaissances techniques, là où la masse, le fléau d'armes, le harnois n'avaient plus leur place, mais où les instincts n'avaient guère changé.



260

Notre amie Germaine Senécal nous a envoyé ce matin un article paru dans le *Montreal Star* au sujet d'Agnès Lefort, décédée il y a quelques jours à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Quels souvenirs ce nom évoque en moi ! Agnès Lefort était un petit bout de femme, intelligente, active, indépendante de pensée et de comportement qui, avec sa galerie de tableaux, a eu une grande importance dans l'évolution de la peinture au Canada français. Elle s'intéressa tôt à ces peintres qui devaient être à la pointe du non figuratisme : Borduas, Mousseau, Barbeau, Legendre, Leduc, etc. Dans toute société, il y a ainsi un homme ou une femme qui accueille ceux qui veulent créer, agir, trouver des procédés nouveaux. Entre ceux qui sont sérieux et les autres, souvent il est difficile de choisir. Pas plus que d'autres, Agnès Lefort n'était à l'abri des erreurs. Tous ses poulains n'avaient pas la même valeur, mais ils trouvaient auprès d'elle l'accueil que les grandes galeries ne leur accordèrent pas tant que les portes du Musée ne s'ouvrirent devant leurs œuvres déroutantes, choquantes parfois, mais qui ont fait leur marque petit à petit avec l'évolution du goût.

J'ai connu plusieurs de ces artistes au Centre d'Art où les dirigeait Agnès Lefort, certaine que Pauline Rochon les accueillerait. Quelle faune, on voyait ainsi, parfois : jeunes peintres ou sculpteurs brouillons, sales, chevelus mais pas encore barbus qui se faisaient une joie de bousculer le bourgeois dans son goût maladif de l'ordre. Nous les acceptions comme ils étaient parce que la plupart étaient intéressants, jusqu'au moment où des frasques un peu trop tapageuses réunissaient chez moi le conseil affolé et prêt à renvoyer d'office ces êtres incontrôlables. Après de longues discussions, tout rentrait dans l'ordre. La saison suivante nous ramenait le même groupe ou un autre qui donnait au Centre d'Art son animation et sa joie, même si nous, les argentiers désargentés, étions affolés par Agnès Lefort et Pauline Rochon qui, de très haut, ordonnait tout cela sans se laisser arrêter par de vulgaires questions d'argent. C'est cette collaboration de femmes dévouées ou audacieuses, d'hommes prudents, mais se découvrant un certain goût

pour la fantaisie qui, pendant six ou sept ans, a fait du Centre d'Art ce qu'il a été avec ses insuffisances et ses qualités de cœur et d'esprit. Agnès Lefort en était, même si elle était la procuratrice des éléments du spectacle, plus que l'ordonnatrice : ce dernier rôle revenant à Pauline Rochon.

18 février

Rencontré hier chez des amis communs, à Cimiez, Madame Jean-Marie Nadeau. Je n'ai pas manqué de lui parler des mémoires de son mari, publiés chez Parti-Pris, il y a quelques années. L'intention de l'éditeur était très claire : essayer de nuire au Parti Libéral en rappelant les turpitudes, au cours des années maigres qui se sont écoulées entre l'entrée au pouvoir de Maurice Duplessis et sa mort. Quelle que soit l'intention de l'éditeur, il faut lire ces souvenirs d'un homme de bonne volonté, qui se rendait compte des défauts de son parti, qui cherchait à lutter contre ses abus, mais qu'on secondait très mal, peut-être à cause de ses tendances sociales dans un parti qui les accepte par à-coups quand la pression est trop forte, mais qui, en attendant, s'arc-boute dans le présent. Il faut lire ce petit livre en regard de ceux que Georges-Émile Lapalme a écrits sur la même époque. On y retrouve la relation du même combat vu un peu différemment, mais avec les mêmes découragements, les mêmes désolations et les mêmes initiatives souvent désespérées. Réunis, les deux forment un témoignage valable sur les mœurs politiques d'une époque pas si lointaine, mais qui paraît si loin de nous depuis la révolution tranquille, faite en dehors de ceux qui l'avaient voulue et préparée malgré les bonzes réfractaires du parti. Parmi ces réformateurs, il y avait justement Jean-Marie Nadeau, Georges-Émile Lapalme et, aussi, Hector Langevin et Jean Martineau : grands bourgeois qui voyaient clair.

261

À ce même coquetel à Cimiez, il y avait ce vieil ami perdu de vue pendant un demi-siècle et retrouvé à Nice. Il me raconta une histoire datant du régime Taschereau à Québec, où il habitait encore avant d'aller au Conseil national des recherches à Ottawa. Un jour, le premier ministre reçoit la visite d'un fidèle électeur à la recherche d'une place. Entendu, lui dit-il, ton rôle consistera à arpenter les corridors. L'autre accepte, prend sa fonction au sérieux en attendant la date prochaine de la manne bi-mensuelle. Le surlendemain, il demande à voir le premier ministre qui le reçoit. Il lui dit : « Tout va très bien, mais je suis suivi, épié, par quelqu'un qui m'emboîte le pas dès que

je me risque dans le corridor. » Considère-le comme ton adjoint, conseille simplement Monsieur Taschereau. Il a la même fonction que toi... Galéjade, ai-je dit immédiatement ? Pas du tout, histoire authentique, affirme mon interlocuteur. Si elle ne l'est pas, elle mériterait bien de l'être à une époque où le bon vouloir du prince était la règle. N'était-ce pas à ce moment-là que des entrepreneurs astucieux laissaient gagner le maître au poker pour mieux rafler les contrats de routes ou de ponts le lendemain. Je plaisante, je laisse libre cours à ma fantaisie dans un pays où la galéjade est de bon ton ? Pas du tout.

262



J'ai voulu aller entendre le principal candidat qui s'oppose à Jacques Médecin. Il s'agit de l'ancien doyen de la faculté de droit, Jean Dischamps, qui est maintenant président de l'Université de Nice. Âgé de quarante et un ans, il a une fort belle personnalité et un dossier universitaire impressionnant. Arrivera-t-il à se faire élire ou sera-t-il battu comme la plupart de nos intellectuels qui ne sont pas appuyés par un parti fort ? C'est un assez dur joueur. On l'a traité de menteur, d'imposteur et de bâtard... Enfant illégitime, il n'a pas peur de l'admettre. Pour arriver à son poste, il a été boursier de l'État et il a travaillé très fort à dit celui qui l'a présenté, car il était le fils de personne. Quelle pitié que cette manière de procéder pour empêcher l'adversaire de se faire élire ! Il faut dire que lui aussi tape très dur sur le député-maire de Nice. Au lieu de le critiquer dans sa famille — son père étant Jean Médecin, le grand maire de Nice — il le suit à la piste dans ses contradictions, ses faiblesses et ses déclarations.

Intellectuel, sera-t-il accepté par les électeurs, encore une fois ? Il le mériterait avec le dossier qu'on nous a présenté et avec la personnalité riche que révèle la réunion de ce matin, dans le grand théâtre du Palais de la Méditerranée où douze cents personnes sont venues l'entendre.

A l'extérieur, ses colleurs d'affiches travaillent pour recouvrir celles de Jacques Médecin. On va appeler du renfort s'écrie un homme du député-maire, consterné de voir l'éloge de celui-ci disparaître sous la marée montante du concurrent. Et pendant ce temps, la mer indifférente roule ses vagues sur la plage, spectacle toujours nouveau pour moi qui arpente la Promenade des Anglais après avoir reçu une dose de propagande électorale que je juge suffisante.



Dans l'après-midi, Germaine et moi nous réfugions au Palais Lascaris, que nous fait visiter un jeune étudiant en droit, élégant, disert, sûr de lui, sympathique, porteur d'une petite boucle qui rappelle celle de Lester B. Pearson, à l'époque où il était jeune diplomate.

Notre guide nous apprend que c'est au Palais Lascaris que siège l'Ordre de Malte, dont le grand maître pour la province habite Aix-en-Provence. Il nous dit que le conservateur du Musée a reçu la Croix du Mérite, ce qui crée un lien immédiatement avec GBP laquelle explique en toute modestie que l'Ordre a voulu rendre hommage à Madame Beaubien en attribuant la Croix à ses collaboratrices. Charmante, mais véritable modestie il est vrai, car si Mère Maria Bossina a instinctivement l'art de commander, elle n'en tire aucune autre joie que de bien faire et de faire à temps ce qui doit être fait : chose qu'en toute simplicité j'ai quelque difficulté à réaliser moi-même, puisque je mets à exécution cet autre apophtegme en dehors de mes affaires : pourquoi faire aujourd'hui ce qui peut fort bien être fait demain. C'est le magnana des Mexicains que je ne déteste pas pratiquer en dehors des heures du bureau, pour le plus grand équilibre de mon système nerveux.

263

19 février

Conversation hier soir avec Paul Riou : « L'École des Hautes Études Commerciales n'a été fondée ni par le juge Gervais, ni par sir Lomer Gouin affirme-t-il. L'initiative vient de la Chambre de Commerce de Montréal, qui était alors présidée par M. Isaïe Préfontaine ». Nier le rôle de ces deux hommes serait injuste, cependant; c'est moi qui parle cette fois. Sir Lomer s'est laissé convaincre et il a vu à ce que l'on obtienne les fonds nécessaires. C'était déjà beaucoup à une époque où l'on n'admettait pas, à l'Assemblée législative, l'opportunité de donner une formation théorique à l'homme d'affaires. Dans l'esprit du plus grand nombre, le commerce et l'industrie étaient pour les moins doués, ceux qui ne pouvaient être avocat, médecin, notaire, dentiste ou vétérinaire. Ce fut le mérite de sir Lomer de comprendre et d'agir vite, lui qui n'admettait pas qu'une décision ne fût suivie de l'exécution. Quant au juge Gervais, lui aussi avait compris l'envergure du projet et il se fit l'interprète de ceux qui voyaient une étape nouvelle et urgente dans une évolution devenue nécessaire.

Un souvenir personnel : j'avais dix-sept ans en entrant à l'École et je me rappelle très bien le dédain des salons pour ces étudiants inscrits

à l'École. Que les jeunes vierges de l'époque n'aient eu aucune estime pour ces adolescents boutonneux, élèves aux H.É.C., n'avait aucune importance; sauf que leur témoignage s'ajoutait à la réaction du milieu contre le commerce, l'industrie ou la finance à un moment où les plus intelligents devaient se destiner aux carrières nobles, c'est-à-dire les professions libérales.



264 Expert en écriture, Paul Riou me disait comme il avait été étonné d'entendre un marchand de vieux livres de Nice dire comment il procédait pour l'évaluation de certaines œuvres rares. Il ne se préoccupe ni de l'analyse du papier et de l'encre, ni des caractères, mais de la rareté de l'œuvre. C'est un point de vue uniquement commercial qui choque Paul Riou. Spécialiste de l'écriture, il ne peut admettre qu'on néglige l'élément de base, c'est-à-dire l'authenticité. J'aime cette honnêteté du spécialiste qui demande à l'objet d'être vrai avant qu'on en établisse la valeur.

J'aime aussi cette conscience professionnelle opposée au sens du négoce : l'un centré sur la recherche du vrai et l'autre sur ce qui se vend et s'achète à un prix fixé par l'offre et la demande; conceptions qui ne s'annulent pas, mais se complètent.

19 février

Ce matin, l'avion de Paris a vingt minutes de retard. Est-ce la perspective d'une grève qui peut se déclarer ou se voter à midi suivant Nice-Matin. Je cours de malchance; avant mon départ j'ai dû revenir deux fois à mon bureau, l'avion de Québécois ne partant pas. La guigne ne continuera pas, je l'espère, car rien n'est plus agaçant que ces départs avortés.

Nous arrivons à Orly à temps, mais on nous avertit que nous sommes au-dessus de l'aéroport en attente pour un quart d'heure. Cela continue. Nous atterrissons en pleine soupe aux pois. Et nous avons quitté Nice au soleil !



20 février

Départ le lendemain. Je quitte l'Hôtel Méridien à tout hasard vers neuf heures. Mon avion est à onze heures mais les contrôleurs sont en

grève. Il faudra attendre deux heures pour être fixé. Dans l'intervalle, la foule est là qui patiente sans trop savoir ce qui va se passer. L'avion de New-York part à peu près à temps. Pour le nôtre, on ne sait pas. Finalement, on nous donne un 707 qui décolle deux heures après l'horaire. Et nous sommes chanceux, car la litanie des vols annulés commence; elle est longue. J'enrage. Mais que faire sinon pester contre ces grévistes à qui tout est égal, sauf le but à atteindre et qui savent que le gouvernement n'interviendra pas en période électorale.

Pour comble de bonheur, face à des vents contraires très forts, l'avion prendra huit heures et demie de vol. Mais pourquoi s'impatienter ainsi ? Il y a bien peu d'années avec les North Star et les Constellation, il fallait compter douze ou quatorze heures quand on allait se promener dans tous les azimuts à cause du mauvais temps.

265

Alice au grand cœur sera sans doute à mon arrivée. Je suis désolé de la faire attendre, elle qui a tant à faire. Mais l'empêcher de venir c'est presque l'insulter. Quelle fille charmante et généreuse !



L'Express rapporte les démarches faites par Kissinger et Sullivan, les deux négociateurs U. Sauprès des Nord-Vietnamiens pour reconstruire ce qu'on a détruit. Buchwald en rit à sa manière ordinaire. Mais il y a plus que de l'ironie dans son texte. On détruit tout et on tue, comme en toute guerre. Puis, on se tourne vers ses ennemis d'hier en disant : « si on se mettait à deux pour reconstruire ». On est sidéré devant un pareil cynisme et un pareil sens du *business*. Quelqu'un va devoir tout refaire. Mais que ce soit ceux qui ont contribué à tout détruire qui contribuent à le faire à leurs frais, cela dépasse l'entendement. Si ce n'est pas nous, ce seront les Japonais se disent les Américains. Tout de même... ! Mais aussi, pourquoi pas ? Serait-ce à mon tour de déraisonner ?

10 mars

En ce moment, je lis les *Mémoires* du sénateur Raoul Dandurand dont j'ai été le secrétaire à bord de l'Empress of Scotland en 1923. Je crois l'entendre parler avec cette fougue et cette abondance de détails qui nous étonnaient. Je prends beaucoup d'intérêt à ces faits qu'il raconte. La seule chose un peu désagréable, c'est que dans la préface, Marcel Hamelin signale au lecteur qu'il a refait, supprimé ou retouché

certaines parties du texte à la demande des héritiers; ce qui crée un certain malaise. Le livre reste vivant, toutefois, même si certains passages laissent le lecteur insatisfait.

266

Chose que j'ignorais, Raoul Dandurand a été l'élève et le collaborateur de Joseph Doutre qui, avec Rodolphe Laflamme, a conduit la bataille de l'Institut Canadien contre Mgr Ignace Bourget et, en particulier, au moment de l'affaire Guibord. Doutre ne semble pas avoir eu de l'influence sur Raoul Dandurand au point de vue de ses croyances religieuses. Sénateur, M. Dandurand était grand ami de M. MacKenzie King qu'il admirait. Il a été mêlé de très près aux affaires de l'état, du côté libéral et à l'évolution du pays dans ses relations avec l'étranger et avec la Grande-Bretagne en particulier.

Il est intéressant de songer aux souvenirs de Georges-Émile Lapalme et de Jean-Marie Nadeau, en lisant les *Mémoires* du sénateur Dandurand. Ils n'avaient pas les mêmes problèmes. Dandurand se battait pour le parti libéral à Ottawa, mais, comme son chef MacKenzie King est resté en place pendant près de vingt-cinq ans, il s'est préoccupé surtout de l'évolution du Canada hors de l'Empire et, durant les périodes électorales, de garder son parti au pouvoir. Il a joué un rôle à la Société des Nations, où son tempérament méridional, son enthousiasme plaisaient. Comme président, il n'y fut que ce que fut cette grande Société elle-même qui, un peu plus tard, échouera lamentablement, parce que si elle constate les problèmes que font naître les nations entre elles, elle se heurte à un non-interventionnisme qu'on retrouvera plus tard au niveau de l'O. N. U. Comme cette dernière, la S. D. N. fut arrêtée dans son essor par des influences qui, trop souvent, mettaient fin à toute intervention positive ou soutenue.

Au Sénat, le sénateur défendait la politique de M. King. Même s'il n'était pas toujours de son avis, il s'inclinait : autre exemple de la règle « crois ou sors », que King imposait à ses fidèles. À sa mort, le vieux chef écrira de son ami et collaborateur :

« Au cours des années où j'ai assuré la direction du parti libéral au pouvoir comme dans l'opposition, je doute qu'il nous eût été possible d'aborder la solution des problèmes que comporte ce poste sans ses sages directives et conseils, sans la fidèle collaboration qui m'a constamment et indéfectiblement été accordée ».

Peut-on opposer les *Mémoires* de Georges-Émile Lapalme, ceux de Jean-Marie Nadeau et ceux du sénateur Dandurand ? Sans aller jusque là, on peut sûrement avec ces trois textes comprendre des points

de vue différents. Avec le sénateur Dandurand, on revoit la vie active et féconde du libéral qui ferme les yeux et les oreilles parfois, qui serre les rangs, mais qui agit et profite amplement de sa vie d'homme de gouvernement que lui permettent ses relations avec M. MacKenzie King. Avec Lapalme et Nadeau, on assiste au contraire, comme je l'ai noté déjà, à la lutte de deux hommes au niveau provincial. Ils n'arrivent pas au pouvoir ou y atteignent trop tard pour mettre à exécution leurs idées et leurs projets, que d'autres réaliseront.

15 mars

267

J'ai signé hier les documents qu'exige le contrôle des assurances. De nouveau libre, je repars pour Nice où je passerai quinze jours, avant de venir à Versailles assister à un colloque organisé par nos amis le Blanc et de Nicolay, puis j'irai à Paris.

Avec la correction des épreuves qui m'attend à Nice, je crains fort de négliger mon journal, tant que la dernière épreuve n'aura pas été revue.

17 mars

De retour à Nice, j'ai une conversation avec un de nos amis canadiens dans un excellent restaurant situé sur la Corniche du Peillon. Nous parlons de certains chefs ouvriers et des grèves. Mon interlocuteur est violent, tout à coup. Il vitupère contre *** en particulier, et cette grève qui nous a coûté bien cher, dit-il. Après une pause, il ajoute : « Oui mais, par contre, elle nous a rapporté un million en nous forçant à attendre pour vendre nos produits que les prix aient remonté. » C'est une bien curieuse odyssée que cette lutte des ouvriers et des patrons, au plus résistant. Il y a parfois un élément qui agit pour le patron sans que le syndicat y soit pour quoi que ce soit : le marché s'établissant à un niveau qui corrige ce que l'un impose à l'autre. Et ainsi, on assiste à un jeu d'équilibre qui, autrement, laisserait le patron très exposé. C'est à lui de juger. Doit-il céder ou attendre, refuser ou accepter partiellement ? Il n'abandonne jamais la partie tant que le maquignonnage est possible. Poker ? Non, assurément; car il y a des règles du jeu. Mais parfois, le hasard, le moment propice, le jeu des prix corrigent l'excès des demandes ou le lourd poids des exigences. *It is part of the game*, dit-on parfois. C'est un jeu à deux, qui se joue durement, sans pitié, les adversaires se portant des coups dont les résultats sont

parfois inattendus. C'est ce à quoi je songe en écoutant mon interlocuteur, tout en suivant des yeux le mince filet d'eau qui, fleuve puisqu'il se jette dans la Méditerranée, s'étire paresseusement sous mes yeux, en bas du vieux village dressé contre le Sarrasin, il y a des siècles. Il en a vu bien d'autres. Il a assisté en effet à des luttes dont la vie humaine et non de gros sous était l'enjeu.



268

Je suis allé entendre la *Sonnambula* à l'Opéra de Nice. Non pas que le spectacle m'attirât, mais simplement parce qu'il piquait ma curiosité. C'est en effet dans cet opéra de Bellini que Madame Albani débuta sur les conseils de son maître. En lisant le livre de Gilles Potvin où on relate l'événement, je me demandais pourquoi ce spectacle avait été conseillé à Emma Lajeunesse plutôt qu'un autre. En le voyant, j'ai compris l'effort qu'il demande durant la dernière partie, mais aussi l'occasion qu'il donne à l'artiste de faire valoir sa voix. Son maître connaissait la qualité de son élève. Aussi, n'a-t-il pas hésité à suggérer le rôle de la *Sonnambula* qui exige un organe et un métier qu'avait déjà Emma Lajeunesse, devenue Albani, par la grâce de son maître.

Germaine n'est pas venue avec moi car, pas plus que moi, elle ne peut s'habituer à l'opéra, avec ses lenteurs, ses règles immuables, ses chants qui n'en finissent plus, cette sonnambule qui chante à pleine voix sans s'éveiller, ces mourants qui s'expriment avec la force d'un être en bonne santé. Je sais qu'en notant cela je cours le risque de passer pour un béotien mais, s'il est un moment où je dois être franc avec moi-même, c'est bien dans ces pages où je tente de m'exprimer en toute sincérité.

30 mars, Versailles

Robert et moi avons assisté hier et ce matin à un colloque qui réunissait des gens de Londres, de Paris, de Madrid, de Zurich et de Montréal. Le cadre : le *Trianon Palace* qui est rue de la Reine, à deux pas du Château de Versailles. Le soir de mon arrivée, je me suis rendu jusqu'à la perspective du Grand Canal, derrière la façade du Château qui donne sur les jardins. Quel admirable spectacle ! J'ai voulu y retourner le lendemain avant que ne commence la réunion ; mais les grilles étaient fermées en prévision du spectacle qu'on offrait le soir au Théâtre Royal de Gabriel, en la présence du Président de la Répu-

blique. On donnait les *Noces de Figaro* dans ce cadre enchanteur, mis en place par Louis XV et inauguré, je crois, à l'occasion des fiançailles ou du mariage du dauphin avec Marie-Antoinette. Chose curieuse, cependant, le bois y imite le marbre, mais avec une telle perfection qu'on est ravi devant une pareille qualité de présentation, même si on la sait fausse.

Voici le commentaire de Clarendon dans le *Figaro* du lendemain :
« Radieuse, inoubliable soirée, exceptionnelle à tous égards . . . »

Je suis retourné dans le parc le lendemain midi, avec Jean Redier et Robert. J'avais un grand besoin d'exercice et de repos, après avoir été mis sur la sellette pendant deux heures. Et cela, bien paradoxalement dans le pays du grand Roi, où Pierre Boucher de Boucherville était venu exposer les problèmes de la Nouvelle-France. Pour moi, je me suis contenté de démontrer à mes interlocuteurs pourquoi les provinces de l'ouest du Canada sont favorables à la nationalisation de l'assurance automobile, tandis que l'est ne l'est pas. Autres temps, autres problèmes.

269



En examinant de vieux papiers durant mes vacances, je retrouve un article d'Alain Stanké sur « Jules Verne au Canada ». Avant de lire *Famille sans nom*, j'ignorais que Jules Verne eût écrit quoi que ce soit sur le Canada. Et cependant, il est l'auteur de *Pays des Fourrures* où il raconte à sa manière l'histoire des *Gentlemen's Adventurers of the Hudson's Bay*. D'après Stanké, pour *Famille sans nom*, l'auteur se serait documenté en partie au cours d'un voyage qu'il fit au printemps de 1867; ce qui lui permit de s'entretenir avec John Rose qui revenait de Londres, où il avait assisté à la discussion précédant la Confédération. Jules Verne publia son livre en 1898, c'est-à-dire vingt ans après. S'il est assez vivant, ce n'est pas son meilleur. En le lisant, on trouve quantité d'erreurs de lieux, de noms, de faits, qui indiquent que l'auteur a voulu faire plus une œuvre d'imagination que présenter un document historique.